

Tous les chevaux du roi

MICHÈLE BERNSTEIN

Tous les chevaux du roi



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2004

pour Guy

La première édition de *Tous les chevaux du roi* a été publiée
à Paris, par Buchet / Chastel en 1960.

© Editions Allia, Paris, 2004.

I

Ce mélange d'écharpes bleues, de dames, de cuirasses, de violons qui étaient dans la salle, et de trompettes qui étaient dans la place, donnaient un spectacle qui se voit plus souvent dans les romans qu'ailleurs.

CARDINAL DE RETZ

JE ne sais comment j'ai compris si vite que Carole nous plaisait. Je n'avais entendu parler d'elle que la veille, dans une petite galerie garnie de cette troupe qui vient toujours aux vernissages des peintres destinés à n'être pas connus. Les quelques amis d'autrefois que j'avais rencontrés là étaient précisément ceux que j'aurais voulu ne plus jamais voir. D'une voix trop haute, et qui intensément se voulait mondaine, la maîtresse des lieux y parlait de ses chaussures pour qu'un visiteur important comprenne qu'elle se désolidarisait déjà de l'insuccès qu'elle sentait venir. Contrairement aux bons usages, le vernissage n'était pas doublé d'un cocktail, on n'y avait rien à boire.

Quand je cherchai du regard le secours de Gilles, je vis que le peintre lui parlait avec animation. Un petit groupe se formait déjà autour d'eux. C'était un mauvais peintre et un charmant vieil homme, pétri d'un modernisme désuet. Gilles lui donnait la réplique sans laisser paraître de lassitude, et j'admirai son aisance. Le vieux peintre s'était déjà perdu avec la génération d'avant la nôtre, mais il n'était pas découragé pour autant. Il

nous aimait bien. Notre jeunesse lui confirmait la sienne, je crois.

Et moi, j'étais impliquée dans une conversation avec sa femme.

– Il faudra que je vous amène ma fille, disait-elle. Elle a presque votre âge, mais elle est si peu mûre. Votre compagnie lui ferait beaucoup de bien.

L'indulgence ne va guère avec l'ennui. J'évaluai la gentillesse terne de la dame. Une fille toute pareille, un peu arriérée de surcroît, je n'envisageais pas volontiers son élevage. Mais il faut s'intéresser aux gens. Je m'informai des occupations de la petite fille.

– De la peinture. Je crois qu'elle a du talent, mais elle ne s'est pas encore trouvée.

– Comme son père, dis-je imprudemment. J'eus ainsi l'occasion d'apprendre qu'il ne s'agissait pas de la fille de François-Joseph, mais que d'un premier mariage... A la fin d'une phrase, j'assurai chaleureusement de mon désir de faire sa connaissance. Mon empressement fit-il illusion ? J'aurais voulu que Gilles fût à ma place. Il semble naturellement plus gentil que moi.

Mais enfin, après qu'elle eut parlé aussi de Béatrice, la meilleure amie de sa fille, qui écrivait des poèmes fort bons pour son âge,

et à qui elle comptait offrir ce volume de Rimbaud qu'elle venait d'acheter, elle m'avait invitée à dîner le lendemain, avec mon mari.

Le repas fut gai. François-Joseph, ne pensant plus au sort de ses toiles, était en récréation. Ses amis faisaient défiler en bon ordre les idées d'il y a trente ans, et c'était plaisant. Les gens de cette époque ont accordé une si belle place à l'humour noir, que leurs bêtises mêmes peuvent toujours prétendre à une certaine ambiguïté. Quand les charmes de la personne qui vendait des tableaux et n'offrait pas de petits fours furent évoqués avec gauloiserie, François-Joseph prit la défense des hanches rebondies.

– Pas comme toi, Carole, dit-il, tu n'as pas encore grand-chose pour plaire aux messieurs.

– La mode en vient, François-Joseph, répondit-elle en ondulant gracieusement sur sa chaise.

François-Joseph était si visiblement sensible à cette mode que j'étais peinée d'assister à ses efforts maladroits pour faire sortir Carole de sa réserve. Il s'enfonçait, et

depuis longtemps sans doute, dans cette position fausse. C'est peut-être parce qu'elle était l'objet de ces attentions gênantes que j'ai regardé Carole.

Une fille de vingt ans fait comprendre facilement à des hommes de cinquante qu'elle les trouve gâteux, et celle-ci mieux que personne. Je profitai du moment où elle partit dans la cuisine faire du café. J'allai l'aider.

Je me sentais subie sans entrain.

Debout, elle me sembla toute petite et incroyablement menue. La frange défaite, les cheveux blonds coupés court, vêtue en enfant modèle d'un col blanc ouvert sur un pull-over bleu, elle ne paraissait évidemment pas son âge. Sa gaucherie était étudiée : Carole ne faisait pas du café, mais du désordre, ostensiblement. C'était pour me donner l'occasion de me perdre, si je manifestais la plus petite capacité ménagère, ou si j'avais le ridicule de donner un conseil.

Rien ne sert comme un piège évité. Le détachement dont je suis capable pour faire couler de l'eau, ou trouver des tasses, me désolidarisa sournoisement du groupe qui parlait d'éditions peu connues. Nous servîmes ensemble un liquide noir qui suscita une amicale indignation. Objets d'une répro-

bation générale, nous nous sentions forcément complices. Pour exploiter cet avantage, j'ai braqué sur Carole la conversation, un peu ironique, et parlant aux parents entre grandes personnes. François-Joseph, heureux de s'occuper d'elle, ne tarissait plus. Déconcertée, elle se taisait. J'entendis qu'elle habitait loin, dans le seizième, et qu'elle jouait de la guitare. Gilles aussi se taisait et nous regardait avec un intérêt que je reconnaissais.

Mais c'est moi qui ai proposé d'accompagner la jeune fille dans notre taxi. Et quand Gilles m'a retrouvée dans le couloir et m'a demandé gentiment ce que nous allions faire, j'ai répondu :

– Une conquête, bien sûr.

Je ne me rappelle pas avoir eu encore à parler dans le taxi. J'étais bien, j'étais fatiguée. Il était naturel que Gilles se donnât à son tour quelque mal, ne serait-ce que par politesse. Mais l'histoire ne paraissait pas lui en donner le moindre. Nous sommes passés par Pigalle, où il y a une épicerie ouverte très tard. Nous avons pris du vin et des amandes salées. Il fallait donner à cette nuit un air de fête. Carole a demandé des cornichons, comme une faveur, lorgnant notre surprise. Gilles en a commandé une quantité extravagante, et

des oignons au vinaigre, des câpres, que sais-je, pour les lui offrir cérémonieusement. J'ajoutai mon présent sous forme de piments rouges et verts, pas laids à voir et, mérite supplémentaire, immangeables.

Chacun sur nos positions, charmants, charmés, nous avons escaladé huit étages, tourné beaucoup de couloirs. Nous sommes arrivés dans une mansarde. Comme il est juste, Carole habitait une chambre de bonne qu'elle payait en leçons aux enfants de quelques amis. Elle jouissait ainsi d'une liberté complète, disait-elle. Ses parents ne la lui auraient sans doute pas refusée si elle était restée chez eux, mais dans ce cas elle n'aurait pu en arborer, pour elle-même et les autres, la brûlante affirmation.

Nous sommes assis par terre, comme des Sioux dans un espace restreint. Gilles a montré à Carole qu'on peut, en la frappant à petits coups réguliers contre le mur, ouvrir une bouteille. Nous avons recommencé à boire. Carole jouait bien de la guitare. Tout de suite, très pudiquement, elle avait troqué sa jupe plissée contre des jeans ; "Je les achète, disait-elle, au rayon des petits garçons." Elle s'était assise en tailleur sur son lit étroit, nous faisant face. Carole chantait

bien, et des chansons classiques : les filles qui sont belles à quinze ans, et leurs amis sont à la guerre. Celles qui perdent un anneau d'or au bord de la rivière, pleurent la fuite des saisons, ne veulent pas changer d'amour. Celles qui vont au bois, que l'on regrette plus tard sur la mer, et le voyage n'aura pas de fin.

Je me dis qu'elle n'était pas sottre, et me félicitai d'avoir trouvé une si charmante bête. En tout cas, elle plaisait à Gilles, qui lui avait acheté tant de cornichons et lui parlait d'une belle voix grave ; elle me plaisait aussi. Mes sentiments, d'ailleurs, allaient rarement plus loin.

Elle buvait correctement, cette fille, pour ses vingt ans. Parfois même à la bouteille, pour montrer qu'elle était une femme libre : et elle me regardait du coin de l'œil, attendant sans doute le moment où je ne pourrais dissimuler des signes de jalousie. Elle chantait d'une voix un peu plus basse, un peu plus enfantine, le tabac, disait-elle, mais je savais bien que c'était le désir de plaire. Et pour nous plaire, aussi, elle retrouvait des anecdotes touchantes destinées à nous montrer comme elle était encore jeune, comme elle était encore naïve, comme elle avait confiance en tous les gens poétiques et bons.